

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Pagination continue.

UNE EXCURSION A CHICAGO.

(Continué de la p. 96)

Notons ici quel langage se font ceux qui n'ont pas tout-à-fait répudié la langue de leurs mères. On se plaint souvent en Canada des anglicismes qu'on introduit dans le langage, mais ce sont des fleurs comparés avec ce qu'on entend tous les jours ici. Citons en quelques exemples.

Je n'aime pas les *cakes* de *bakery*, moi, j'aime bien mieux les *cakes* que je fais moi-même. La bonne dame, elle parait ignorer qu'il y a des boulangeries et des gâteaux en français.

Aller au South-Park est une *ride* trop longue dans les grandes chaleurs, *rider* dans le Jackson-Park, rien de plus agréable quand le temps est sombre. Il faut dans les courses, *timer* le temps rigoureusement.

Va au *store*, mon enfant, la première *shop* à gauche, et tu en rapporteras un flacon de *catchup*, avec des *hananas* et des *pine-apples*; de la sauce aux tomates, des bananes et des ananas

ne lui diraient rien à la bonne femme. Un salon est un *saloon*, des boutons de chemise, sont des *studs*, une cravate est une *tie*, des manchettes sont des *hand-cuffs*, la crème à la glace, de l'*ice cream*, les trottoirs sont des *side-walks*, une poêle une *pan*, une canistre une *can*, puis on va visiter des *stuffs* à robes, on achète des *groceries*, on tient une *shop* de barbier, des sofas à *springs*; prenez donc cette chaise, vous dira-t-on, vous n'aimez peut-être pas à *rocker*? etc., etc.

Je n'en finirais pas s'il me fallait énumérer ici toutes les expressions anglaises dont on fait usage. Un tel charabias n'est-il pas propre à faire croire à ceux qui ne connaissent pas le français que c'est une langue pauvre, restreinte en expressions, encore dans son enfance puisqu'elle manque de tant de mots? Telle est l'idée qu'on donnerait de la plus parfaite des langues, la plus riche en expressions, la plus délicate pour les plus légères nuances de la pensée, la plus propre à la poésie etc.

On pourrait conclure, par la lecture de tout ce qui précède, que je suis un pessimiste qui condamne absolument tous les Canadiens des Etats-Unis, qui ne voit rien de bon en eux, et qui n'en verrait plus un seul après quarante ou cinquante ans.

Cependant telle n'est pas ma pensée.

J'ai voulu signaler les grands dangers auxquels sont exposés les Canadiens aux Etats, et surtout ceux de l'ouest, les mettre en garde contre le péril qui les menace, péril qui va les emporter infailliblement s'ils n'ouvrent pas les yeux pour le conjurer, s'ils ne réveillent pas leur patriotisme pour conserver leur langue sauvegarde de leur foi. Mais je suis loin de les condamner.

Chaque nation, comme chaque individu, a un rôle à remplir sur la terre. Si l'apôtre des nations s'est plus d'une fois adressé aux anges qui veillent sur les églises particulières, il nous a laissé voir par-là qu'il y avait des anges qui veillaient de même pour chaque nation en particulier, pour la diriger

dans la voie que la divine Providence lui a assignée. Heureuses les nations qui savent obéir à cette inspiration d'en haut.

Le peuple Canadien a rempli, remplit actuellement, et remplira un rôle important dans l'histoire des nations.

La France, au début du XVII^e siècle, sous le gouvernement paternel de ses rois, se plaçait à la tête des nations par sa fermeté dans la foi, par la valeur de ses guerriers, le génie de ses artistes, de ses savants et de ses poètes.

Le nouveau monde venait d'être révélé à l'ancien. Des milliers d'êtres humains étaient là assis à l'ombre de la mort. Les rois de nos pères rêvent d'aller fonder des royaumes nouveaux dans cette terre nouvelle au milieu de ces peuples barbares. Ils font appel au courage de marins intrépides, au zèle dévorant des missionnaires, à la foi de paisibles paysans, pour se transporter au delà des mers.

Dans quel but ?

Pour gagner des âmes à Jésus-Christ, pour soumettre ces infidèles au joug de l'évangile.

Comme tout homme à cet époque était guerrier, on s'avance l'épée d'une main et la croix de l'autre.

Pendant plus d'un siècle, on lutte ainsi contre la barbarie, sujets presque journellement à des massacres ou à des rixes sanglantes.

L'évangile a été entendu, les barbares sont devenus chrétiens, on triomphe, on attend enfin la paix.

Mais voici que le sort des armes nous fait tomber sous une domination étrangère et hérétique.

Allons-nous abandonner nos conquêtes et livrer nos nouvelles chrétientés à l'hérésie ?

A Dieu ne plaise. Fidèles à l'inspiration de l'ange qui nous dirige, ne voyant que l'autorité de Dieu, dans ce nouveau

pouvoir qui nous commande, nous lui jurerons allégeance, bien décidés cependant à défendre notre foi, notre langue et nos lois.

Pendant un siècle encore nous luttons contre l'usurpation qui veut nous asservir, contre l'hérésie qui veut nous absorber, contre cet idiome étranger qu'on veut nous imposer.

Et cette semence de notre nationalité, cette graine de sénévé jetée dans une terre inculte, mais arrosée des effluves de notre foi, protégée par la clôture de notre langue, pousse dans le sol des racines profondes, capables de la faire résister à tous les ouragans. Nous triomphons à la fin ; notre foi est sauvegardée, notre langue reconnue, nos libertés assurées, nous sommes à l'égal des peuples indépendants, et plus heureux qu'eux encore, puisque sous le protectorat de l'immense empire dont nous relevons, nous jouissons de l'indépendance sans en porter les charges.

Ce peuple qui a combattu si courageusement, qui a lutté avec tant d'énergie va donc enfin jouir tranquillement de la paix, qu'il s'est acquise au prix de si grands sacrifices . . . Mais voici que tout-à-coup un esprit de vertige s'impare de lui ; il faut qu'il sorte, qu'il se répande. L'espace et la liberté ne lui manquent pas ! il a devant lui un sol des plus fertiles qui ne demande que de la vigueur et du courage pour enrichir son propriétaire ; et cette vigueur, et ce courage, Dieu l'en a amplement gratifié. Cependant il renonce à tous ces avantages, passe à l'étranger, et troque son indépendance de propriétaire, contre un salaire éphémère d'ouvrier de manufacture. Qui peut donc le porter à une conduite si peu rationnelle ? Ses pasteurs l'en détournent autant qu'ils le peuvent, les patriotes sincères en gémissent, le gouvernement s'en émeut et lui fait des offres pour le retenir. Mais tous ces moyens sont sans effet, il émigre, et il émigre.

Le doigt de Dieu n'est-il pas encore là ? Tout à côté de

lui, il y a une grande nation chez laquelle l'oubli de Dieu et l'indifférentisme semblent devenir la loi générale ; il faut qu'il aille s'implanter au milieu de cette nation semi-infidèle, pour lui donner l'exemple d'un peuple fidèle à sa foi ; il faut qu'il continue son apostolat.

Plongé au milieu de ces affaires, pour qui Dieu ne compte pas ; privé de ses guides habituels pour les affaires de son salut ; ne pouvant se soumettre qu'avec une extrême répugnance aux allures des pasteurs étrangers qu'on lui donne, on crut un moment que sa foi allait s'affadir et peut-être sombrer.

Mais lui, comme les enfants d'Israel arrachés à leur pays et pleurant Sion à la vue du fleuve de Babylone, sent se raviver sa foi pour résister au torrent qui l'entraîne ; il demande à grands cris des pasteurs de sa nation, pour soutenir son courage et lui enlever toute idée d'exil dans la pratique habituelle de ses devoirs religieux, en suivant les us et coutumes du pays. De ces pasteurs lui sont envoyés, et le flot de l'émigration suivant toujours son cours, on voit se former de nombreux noyaux de véritables paroisses canadiennes, avec leurs pasteurs, leurs convents, leurs Frères, leurs Sœurs pour l'éducation de la jeunesse, absolument comme en Canada. Les offices se font avec chant grégorien, de nombreux enfants de chœur exécutent les cérémonies, des cantiques sont chantés à l'église en français ; on laisse aux fidèles de langue anglaise à fréquenter les églises irlandaises, et tout se fait ici avec cet ordre, cette solennité, cette tenue respectueuse et édifiante comme on le fait en Canada.

Voilà ce qu'on peut voir dans tous les Etats de la Nouvelle-Angleterre où se sont formés des centres canadiens, et ces centres augmentant tous les jours, si bien que déjà en plusieurs endroits la majorité se trouve aux Canadiens, le français règne dans toute les familles, bien que pour les affaires on se serve de l'anglais, la foi se trouve à l'abri par l'usage de la langue, par les pieuses pratiques que l'on a apportées du pays, et par une

atmosphère religieuse qui s'affermir de plus en plus pour résister au torrent du mauvais exemple, en bannissant tout respect humain.

Ici, dans ces Etats de l'Est, les Américains sont souvent fanatiques ou du moins affichent une religion quelconque, et c'est ce qui ne sert pas peu aux Canadiens pour garder leur foi. On nous attaque, semblent-ils dire, et bien, défendons-nous ; allons notre train, ne rougissons jamais de nos croyances, et faisons prévaloir sur eux l'excellence de notre religion, par la pratique fidèle de ses préceptes. Tandis qu'il en est tout autrement dans l'ouest ; l'indifférentisme, l'absence de religion, tiennent le haut du pavé, dominant dans les masses, et constituent un danger bien plus à craindre que la guerre ouverte. Tel un grand fleuve au cours rapide, élargit tous les jours son lit, en rongant les pointes qui le plient à des sinuosités, pour régulariser sa course, ainsi la troupe indifférente rassemble tous les jours de nouveaux adhérents pour envahir la masse entière. Il est si facile de s'établir dans l'inertie en se laissant aller au courant, en se rassurant, parce qu'on fait comme les autres ; tandis qu'il faut toujours lutter pour résister à l'entraînement, et ce courage est le caractère distinctif des âmes fortes.

Dans 20 ans, 50 ans, qu'en sera-t-il de ces centres canadiens dans l'est avec leur langue, leur foi et leurs coutumes soutenues par ces familles aux mœurs pures qui, partout où on les a vues s'établir, ont fait *tache d'huile*, grâce à leur fécondité sans pareille ?

Ces Canadiens seront peut-être devenus les maîtres par le nombre ? Ils auront, du moins, accompli leur apostolat, la mission que Dieu leur a confiée en les arrachant de leur pays pour aller prêcher, par leur conduite et leurs exemples, les vérités de la foi à un peuple infidèle ou du moins indifférent.

Tels seront peut-être les résultats de cet exode du peuple canadien, que rien au point de vue humain ne saurait justifier,

pourvu toutefois que la criminelle théorie de Malthus (1) ne prenne pas racine chez eux.

Un certain journal Canadien de New-York a tout dernièrement poussé un cri d'alarme à propos de cette infâme théorie, qu'il disait être en vogue dans les familles canadiennes. Une assemblée de médecins de l'est a protesté contre cet avancé, le regardant comme une injure gratuite aux mœurs canadiennes.

J'aime à croire qu'on a exagéré le danger, parce que nombre de familles canadiennes y répondent par des faits contraires. D'un autre côté, le témoignage de messieurs les médecins à ce sujet est peu concluant, parce que ceux qui se livrent à cette infâme pratique, ne vont pas prendre préalablement l'avis de leurs médecins. Toutes les fois qu'il s'agit de répandre le mal, satan sait se trouver d'officieux zélateurs, et encore mieux d'officieuses zélatrices pour répondre à ses vœux.

J'ai rapporté plus haut ce que la *Tribune* de Chicago disait de la population américaine de sa ville, et j'ai pu constater que quelques familles canadiennes avaient aussi mordu à l'amorce.

Etant en visite là en 1870, une nièce à moi, me rapporta avec horreur, que quelques femmes canadiennes n'avaient pas eu honte de lui enseigner cette infâme pratique, et j'ai pu constater encore cette année qu'elle avait conservé des partisans. Jusqu'à quel point est-elle généralisée ? je ne saurais le dire, tout ce que je sais, c'est qu'elle existe.

Un autre appoint qui contribuera encore à conserver aux Canadiens des Etats de l'est tous les caractères de leur nationalité, est qu'ils forment des centres assez populeux pour suivre

(1) Th. R. Malthus, célèbre économiste anglais, né en 1766 et mort en 1834, qui publia entre autres ouvrages : *Essai sur le principe de population*, dans lequel il répudie les lois de la nature en outrageant la Providence.

cette coutume apportée du pays, notée par d'aucuns de qualité louable, et taxée de défaut par d'autres, savoir : d'avoir toujours les yeux sur le prêtre, de le suivre partout, et de ne jamais vouloir voir en lui, en toute circonstance, que l'homme de Dieu, séparé du monde, un autre Christ, comme dit S. Paul, prêchant Jésus-Christ toujours et partout, sinon par ses paroles, au moins par ses exemples, sa tenue, ses allures, sa séquestration des joies mondaines, et son abstention de tout ce qui ne saurait profiter au salut des âmes. Il n'y a pas à contester que cette surveillance habituelle oblige le prêtre à s'observer partout, à vivre en véritable homme de Dieu, en donnant partout le bon exemple.

D'un autre côté, on qualifie cette pratique de défaut de la part du peuple canadien, parce que, sous le moindre sujet de mécontentement, on épie le prêtre pour s'ériger en censeurs de sa conduite, faire des cancan à son occasion, et souvent, sans aucun respect pour la justice et la vérité, mettre en jeu médisances et calomnies sur son compte. Comme toutes les vertus ont leurs défauts opposés, les âmes éclairées et sages savent prendre entre ces deux excès un juste milieu, avantageux et aux uns et aux autres.

Chaque nation a son caractère propre, presque toujours différemment apprécié par les étrangers, parce que chacun ne voudrait tout voir, tout juger, qu'à son propre point de vue.

Il n'en est point du Canadien comme de l'Irlandais pour la garde de sa foi. L'Irlandais porte un respect sans bornes à ses pasteurs, et s'efforce de les rapprocher de lui autant qu'il le peut ; il se plaît à les voir dans toutes ses réjouissances et ses joies, et si parfois dans ces fêtes mondaines la note a été outrepassée pour la sobriété et la bonne tenue, il n'en tient aucun compte.

Il a la foi tellement ancrée au cœur, qu'il la garderait ce semble sans aucun secours de ses pasteurs. On a vu des Irlandais

dais, à peu près sans religion, n'en faisant aucune pratique, prêts à se battre pour défendre cette foi spéculative au fond du cœur, contre des fanatiques protestants venant l'attaquer.

Mais il n'en est pas ainsi des Canadiens. Pour eux, le prêtre est l'unique guide, le porte-flambeau qui éclaire la route, le bras qui relève le courage des faibles, et soutient le courage des forts dans les combats contre le mal. Cette lumière vient-elle à s'obscurcir, ce bras à faiblir, ce guide à faire quelques absences ? aussitôt il semble ne connaître plus la route sûre ; il abandonne ses pratiques religieuses ; et pour peu qu'on l'en sollicite ou qu'il y trouve des avantages matériels, il fera litière de sa foi. Que d'exemples n'a-t-on pas de semblables naufrages parmi les Canadiens qui ont vécu dans des centres où ne se trouvaient pas de prêtres catholiques, ou ne s'en rencontraient que de ceux qui donnaient prise à la critique par leur conduite !

Voilà ce qui me rassure pour l'avenir des Canadiens de l'est qui, gouvernés par des prêtres de leur nationalité, ont ramené dans leurs paroisses les allures et les coutumes du pays, conservent avec soin leur langue, et veillent à ce que cette langue soit toujours celle du foyer de la famille.

Mais je n'ai pas la même confiance pour nos compatriotes de l'ouest et ceux éparpillés dans les grandes villes. Il se fait parmi eux un travail d'absorption qui m'inspire de justes craintes, et contre lequel on ne se prémunit pas assez. On semble ne pas voir la vague qui bat la base de la nationalité, le langage ; vague qui monte sans cesse, et qui dans un avenir non très éloigné, finira par tout engloutir.

Pourtant le mal n'est pas sans remède. Avec de la bonne volonté et de l'énergie, on pourrait le conjurer, car ils sont encore assez peu nombreux ces Canadiens sans cœur, qui mettant de côté tout patriotisme, ont répudié les us et coutumes du pays, pour ne plus voir rien de louable en dehors de ce que l'on trouve aux Etats-Unis.

Oh ! elle serait belle la lutte, il serait beau le triomphe, si les Canadiens de l'ouest imitant ceux de l'est, s'unissaient à eux pour combattre ce glorieux combat de se conserver toujours Canadiens. Que partout il y ait des écoles de paroisses ; qu'on conserve précieusement sa langue ; que partout où la chose est possible, on organise des paroisses, j'entends des dessertes, comme au Canada, qu'on n'aille jamais écarter la Providence dans le gouvernement des choses de ce monde, en allant chercher des avantages matériels par des voies que répudie la conscience ; et l'on s'assurera ainsi la victoire.

Qui sait si, compatriotes des Etats-Unis, soutenus par le zèle de vos pasteurs, dans cette noble et glorieuse lutte pour la conservation du langage et de la foi, les ans, avec le secours de la divine Providence, n'amèneraient pas un glorieux triomphe ? Les Canadiens de l'est et de l'ouest unis à ceux des bords du St-Laurent, formeraient un puissant empire, j'entends empire de la foi et du langage, sur cette terre de l'Amérique du nord ; empire, sinon capable de commander, de dominer les autres nationalités, du moins assez fort pour se conserver intact, se faire respecter de tous, et capable de résister à tout envahissement qu'on voudrait tenter contre lui.

Tel est le vœu d'un patriote sincère, d'un Canadien pur sang, et d'un catholique sans mélange.

Encore quelques réflexions sur le sujet, et j'ai fini.

Bien des personnes m'ont demandé : vous avez vu grand nombre de Canadiens dans l'est et l'ouest des Etats-Unis, sont-ils plus heureux que ceux qui sont restés au pays ?

Si par être heureux vous entendez se donner une bonne nourriture, se couvrir d'habits fins, relever la tête et se faire l'égal des bourgeois ? En ce sens-là, certainement ils sont plus heureux. Mais si vous mettez le bonheur là où seulement on doit le trouver ; je dis : non, ils ne sont pas plus heureux, et ils ne peuvent l'être.

Quel est le véritable moyen d'être heureux sur la terre ? C'est de se conformer en tout à la sainte volonté de Dieu ; cherchez tant que vous le voudrez, vous n'en trouverez point d'autre. Etes-vous dans la joie par suite d'un succès dans une entreprise quelconque ? Dieu m'a favorisé, devez-vous dire ; à lui la reconnaissance, et à moi d'agir de telle manière que je mérite de nouvelles bénédictions.

Etes-vous au contraire dans la peine ? Dieu qui m'aime direz-vous, m'envoie ces épreuves pour mon plus grand bien ; il connaît mieux que moi ce qui me convient et ce qui ne me convient pas ; que sa sainte volonté soit faite en toute chose.

Est-ce bien là ce que l'on fait aux États-Unis ? Je dis que généralement ce n'est pas ainsi que l'on agit. A-t-on eu quelque succès ? On vise à s'élever plus haut ; on se donne de meilleurs habits ; on augmente, on enrichit son ameublement ; on se répand en dépenses inutiles, souvent au moyen de dettes que l'on contracte. Est-on au contraire dans l'épreuve, dans la maladie ; le chômage pour l'ouvrage etc. On se répand en plaintes inutiles ; on cherche à se tirer d'embarras coûte que coûte, par des moyens où souvent l'on étouffe la voix de la conscience. On ne songe nullement à se tourner vers Dieu, parce que là, Dieu ne compte pas ; on ne le mentionne jamais dans ses affaires ; on compte uniquement sur sa force, son habileté, son adresse, et si l'on échoue encore, on recourt à l'intrigue, on se livre, au détriment de sa conscience, à des extorsions qu'on qualifie simplement de finesses. Comment être heureux alors, si l'on pas entièrement perdu la foi, si la conscience peut parler encore et torturer l'âme de remords ?

Et quel avenir pour vos enfants qui sont plongés au milieu de mille dangers, sollicités par mille séductions, et entraînés par mille mauvais exemples ?

Je sais qu'il est très difficile de juger les défauts et les qualités des masses, et qu'en généralisant des applications, il y

a toujours une foule d'exceptions. Je sais qu'il y a des centres dans l'est où l'esprit chrétien règne comme au Canada ; mais ce n'est pas le grand nombre, car on s'américanise bien vite au milieu des Américains.

Mais ces défauts que vous signalez, me direz-vous, se rencontrent aussi au Canada.

Sans doute, mais bien moins fréquemment, et avec de bien plus puissants moyens pour les prévenir et les éviter.

Nous avons de la misère au Canada, dira l'émigré canadien, et ici nous vivons à l'aise.

Vous vivez à l'aise ? Pas toujours, encore sans aucune assurance pour l'avenir. Vienne une maladie, un accident, et vous voilà dans la misère, sans ressources, ajoutons : sans consolations si vous n'avez pas la religion fortement ancrée au cœur.

J'ai été le premier curé d'une nouvelle paroisse durant quatre ans ; tout le monde était pauvre, mais tous laborieux, pleins de courage et bons chrétiens. On n'avait qu'une nourriture grossière, du pain blé et avoine et du lard, on manquait souvent d'ameublement. Et cependant, je n'ai jamais vu peuple plus heureux ; cette nourriture grossière, on avait un assaisonnement précieux pour la faire trouver excellente, la faim excitée par un dur travail. Les terres étaient excellentes, on était pauvre alors, mais on voyait venir l'aisance par le travail et l'économie. Et quelle consolation pour ce brave père de famille, lorsque arrivé à sa cabane de bois rond le soir, après un rude labeur, il trouvait la table mise et la femme qui compatissait à ses fatigues, lorsqu'elle n'avait été elle-même au champ pour les partager ; ses enfants tout joyeux de revoir leur père pour lui témoigner leur attachement ! Le pain grossier était trouvé délicieux, le lard excellent, et la santé se fortifiant par le travail, on hâtait le lendemain pour exercer ses forces encore davantage.

Arrivait-il un accident à quelqu'un, tout le monde y mettait la main, et dans un clin d'œil la perte était réparée. Tout le monde était pauvre, et tous étaient contents, heureux, parce qu'on savait se soumettre à son sort, et qu'on avait un capital à gros intérêts dans le champ qui poussait, le troupeau qui crois-sait et la forêt qui attendait la hache du bras vigoureux. On avait du mauvais pain ; mais un appétit d'autruche pour le digérer ; des habits grossiers, mais on savait s'en contenter, les trouvant plus propres pour résister aux travaux qu'il fallait exécuter, et aux intempéries des saisons.

Et quelle consolation, quel doux contentement qui faisait souvent couler des larmes, lorsque le dimanche, du haut de la chaire sacrée, je pouvais dire à tous, car nul ne manquait aux offices : Courage, mes frères, vous faites la volonté de Dieu ; vous êtes pauvres, réjouissez-vous, vous êtes plus rapprochés de Jésus-Christ, qui n'avait seulement pas une pierre pour appuyer sa tête ; vous travaillez dur, mais J.-C., le maître du monde, a travaillé comme vous pendant trente années de sa vie. Celui qui a Dieu de son côté est toujours riche, toujours heureux. Est-il dans le succès, il en remercie Dieu et sollicite de nouvelles faveurs ; est-il dans l'épreuve, il en remercie encore Dieu, parce que les peines et les souffrances sont des arrhes pour le Ciel.

Aussi je pouvais voir rayonner la joie sur toutes les figures.

Mais aux Etats-Unis je n'ai pu voir de pareilles scènes.

J'ai vu de ces manouvriers à gros salaires, qui, relevant la tête, couverts d'habits recherchés, battaient le pavé de leurs semelles d'un air arrogant. J'ai interrogé, ces beaux habits ils les devaient au crédit, ces airs d'arrogance dénotaient un vide dangereux qui se faisait dans leur cœur. Je suis allé chez eux, leur salon était rempli d'articles de fantaisie recherchés et dispendieux, et cependant ils n'avaient pas le sou. J'en ai vu qui gagnaient parfois jusqu'à \$40 dans une semaine, et qui se

tourmentaient pour avoir seulement un \$2 pour une dépense nécessaire. Étaient-ce des ivrognes ? non, des gens sobres. A quoi dépensaient-ils donc leur argent ? Aux mille occasions que l'on a de dépenser dans les villes, en faisant *comme les autres*. Étaient-ils heureux ceux-là ? Certainement, non, car ils étaient dans la gêne, et ne pouvaient pas dire : je fais la volonté de Dieu, je me sou mets à sa divine Providence ; leur conscience s'ils en avaient encore, les auraient démentis sur le champ.

Je dirai donc à mes compatriotes, surtout aux jeunes gens : Vous voulez être heureux ? Vous avez de la force dans les bras, du courage dans le cœur, de la religion dans l'âme, regardez la forêt, au lac St-Jean, dans les cantons de l'est, dans ceux du nord etc. Allez mettre la hache en bois, construisez-vous une cabane de pieux ronds dans votre nouveau défriché, là vous serez heureux. A l'abri de tous les genres de séductions qu'on trouve dans les villes, et de la servitude à laquelle il faut se soumettre dans les ateliers, vous serez roi dans votre cabane ; nul n'aura le droit de vous commander ; et vous aurez pour sujets votre femme, vos enfants, vos troupeaux, qui tous se soumettront à votre volonté. Et vivant ainsi dans la paix, sous les yeux de Dieu, quoiqu'il arrive vous serez toujours contents, Dieu sachant faire couler dans vos cœurs des courants de joie et de consolation, parce que vous aurez accompli sa volonté, parceque vous serez là où il vous veut.

L'avenir vous sera souriant, parce qu'à côté de votre établissement, vous voyez d'autres terres pour vos enfants, qui n'attendent que l'âge pour faire d'autres défrichés, se constituer cultivateurs comme vous, et élever aussi à leur tour des familles chrétiennes et heureuses.

TROIS ŒUFS L'UN DANS L'AUTRE.

Un M. J. P. Jackson, de Kelton, Pensylvanie, raconte qu'il a rencontré un œuf de poule, *Gallus domesticus*, tout à fait extraordinaire. Il avait environ deux pouces de long et un pouce de diamètre au gros bout, le petit bout avait trois quarts de pouce et était contourné comme une gourde. Ayant entrepris de le percer, pour le conserver dans son musée, il reconnut qu'il y avait quelque chose de résistant à l'intérieur. L'ayant rompu par le milieu, il y trouva un autre œuf de la forme du premier. Voulant percer cet œuf No. 2, il sentit que la drille attaquait quelque chose de dur; c'était un troisième œuf, de la grosseur à peu près d'un grain de raisin. Ce qui faisait bel et bien trois œufs l'un dans l'autre. Chaque œuf ne contenait que de l'albumen et point de jaune. Nul doute que le No. 1, en formant son écaille, c'est-à-dire en la consolidant, aura englobé No. 2, qui par la pression avait lui-même absorbé No. 3 à demi formé, et ces deux derniers se trouvèrent ainsi couverts par le premier sans avoir pu se pourvoir de leurs parties intérieures.

Nous possédons nous aussi un œuf de poule qu'on nous a apporté dernièrement d'une conformation anormale. Il est de de taille ordinaire, $2\frac{1}{2}$ sur $1\frac{1}{2}$ de diamètre, mais son écaille est toute ondulée, comme si elle eut été travaillée avec une gouge; cependant elle n'a pas plus d'épaisseur que d'ordinaire, quoiqu'elle soit d'un mat uniforme ressemblant à un bloc de plâtre qu'on aurait ainsi travaillé.

Qu'ils seraient nombreux ces écarts ou *lusus naturæ* si on avait toujours soin de les enregistrer.

AMERICAN ASSOCIATION OF CONCHOLOGISTS.

Tel est le nom d'une association que des amis de la science des mollusques ont formée à Philadelphie, le 2 avril dernier.

Cette Association est une espèce de Société de secours mutuels dans l'étude de la Conchyliologie. Son but est de systématiser le travail que divers spécialistes exécutent maintenant chacun à part soi, et de rendre par là ce travail et plus facile et plus efficace.

Tous les membres sont invités et pressés de faire des collections, s'ils n'en ont déjà, et de concentrer leurs études spéciales sur un sujet qu'ils auront choisi, et chacun est prié de faire bénéficier les autres du résultat de ses études. Ainsi l'un choisit les coquilles de l'Amérique du nord ou de tel Etat, un autre celles d'eau douce, un autre telle famille des coquilles marines, Cypriidés, Strombidés, Muricidés etc. Si donc vous avez quelque difficulté à résoudre dans le sujet que vous aurez choisi, ou des spécimens à faire identifier, vous vous adresserez à l'un des spécialistes sur ce sujet et vous aurez la solution de votre difficulté.

Il n'y a aucune contribution à payer comme membre, les frais d'administration étant minimes, et le travail se répartissant pour ainsi dire entre tous les membres.

Les officiers de la Société sont : un Président, un Vice-Président et un Secrétaire.

A la première assemblée pour l'élection des officiers, on est convenu de prendre ces officiers à Philadelphie même, parce que, à distance, il serait plus difficile de les réunir, et qu'ils ont là, à leur portée, l'immense collection — une des plus grandes du monde — de l'Académie des Sciences de cette ville, et les auteurs

les plus recommandables dans sa bibliothèque. Le résultat de cette première élection a été comme suit.

Président : John H. Campbell, 740 Samson street, Philadelphie, qui a fait choix pour études particulières des *Cypræidæ*.

Secrétaire : Charles, W. Johnson, Wagner Institute, Philadelphie, sujet choisi : Mollusques de l'Amérique du sud.

Le nombre des membres admis jusqu'à ce jour est de 104, avec choix de presque toutes les classes et les familles pour études spéciales : *Helicidæ*, *Unionidæ*, *Strombidæ*, *Mitridæ*, *Muricidæ*, *Conidæ*, *Olividæ*, *Volutidæ*, etc., etc.

Nous ne sommes encore que le seul membre de la province de Québec, et nous avons choisi pour études spéciales : les Mollusques de notre Province.

Ontario en compte trois, savoir : M. F. M. Latchford, 19 rue Elgin, Ottawa, sujet : *Limnæidæ* de l'Amérique du nord ; M. George M. Leslie, 69 rue Main, Hamilton, sujet non encore choisi ; et M. George, W. Taylor, Ulva Terrace, Stewarton, Ottawa, sujet : les Mollusques de la province de Vancouver et les *Patellidæ*.

Pour être admis dans l'Association, il faut en adresser la demande au secrétaire avec la recommandation de l'un des membres. On invite les débutants mêmes à faire partie de l'Association.

Il n'y a aucune contribution à payer, mais il est presque indispensable de souscrire au *Nautilus*, qui est presque l'organe de l'Association dont le prix n'est que d'une piastre, et qui chaque mois nous donne une foule de renseignements sur différents sujets concernant la Conchyliologie.

DES INSECTES COMME ALIMENT.

De toutes les classes d'êtres vivants, les insectes sont sans contredit les plus nombreux.

Pourquoi l'homme, qui tire parti de tout pour sa subsistance, ne songe-t-il pas à utiliser aussi les insectes ?

Quoi, nous direz-vous, se porter à la bouche une hideuse araignée, une dégoûtante chenille ? Qui jamais aurait pu vaincre la répugnance que ces bestioles inspirent à tous, pour oser les croquer ?

De gustibus non est disputandum, se plait-on à répéter, et souvent l'apparence extérieure ou l'odorat trompe le goût. Avez-vous jamais senti ces galettes de crème condensée, qu'on fabrique à l'Ile d'Orléans, et qu'on livre au commerce sous le nom de fromage raffiné ? Nous pourrions exactement qualifier leur apparence, si nous ne craignons de blesser la sensibilité de nos lecteurs. Mais leur odeur, en est-il de plus infecte ? *L'Assa fœtida* est une fleur à côté de ces fromages ; les cadavres en décomposition n'ont rien de pire. On n'ignore pas non plus que pour amener ces galettes à cet état, on les enferme dans des tas de fumier de ferme pour les soumettre à la fermentation qui s'y opère, et malgré tout cela, que de personnes raffolent de ces fromages, une fois qu'elles en ont dégusté ! Un seul morceau suffit pour empester toute une maison ; même ceux qui s'en délectent en détestent l'odeur, mais le goût plait, et c'est assez pour écarter toutes ces répugnances.

Mais on mange des crustacés, et ces crustacés, écrevisses, homards, crabes, crevettes etc. n'ont-ils pas une forme hideuse ? De plus, ils se nourrissent de chair en décomposition, cadavres humains ou autres ; les crustacés sont les hyènes des eaux, et qui a jamais mangé de l'hyène ? Cependant les crustacés,

outre qu'ils fournissent un aliment abondant pour un grand nombre de peuplades riveraines dans différentes îles, sont tellement prisés, qu'ils sont devenus, même en ce pays (homards), un article de commerce de valeur considérable, bien que l'on sache que leur chair est indigeste, et occasionne à ceux qui en font un usage trop prolongé, des éruptions cutanées désagréables et douloureuses. Quant aux crevettes, ces puces de mer, comme on les appelle, tout répugne en elles, aspect, forme, allures etc. Un jeune homme s'étant noyé aux Escoumains, il y a une vingtaine d'années, on le retira de l'eau après environ une heure, et des milliers de crevettes étaient déjà à le dévorer, la bouche, les oreilles, les narines en étaient littéralement remplies. Et cependant nous avons connu un français qui s'en faisait apporter par des enfants pour les croquer à belles dents, leur trouvant un goût délicieux. Les soldats français en Afrique s'en faisaient un régal lorsqu'ils pouvaient en attraper.

Une répugnance instinctive, non raisonnée, nous écarte donc seule de chercher dans une foule d'insectes des aliments qui n'auraient rien de plus désagréable que ceux que nous venons de mentionner, et dans lesquels peut-être, avec l'usage, nous pourrions trouver un goût piquant et plaisant.

Nous disons avec l'usage, car il est incontestable que, de même que par la pratique on acquiert de l'adresse, de la facilité dans les ouvrages mécaniques, de même par l'usage, le goût se forme, s'épure, se rectifie, et vient souvent à savourer comme délicieux, ce qu'au premier abord il trouvait désagréable et répugnant. Lorsqu'aux Antilles, en 1888, nous voyions partout savourer les mangos avec délice, nous avions peine à croire qu'on pût se plaire à ce goût butireux particulier à ces fruits, et petit à petit nous en sommes venu à les trouver fort agréables. Nous avons plus d'une fois mangé du fruit de l'arbre à pain, mais apprêté, cuit dans le sucre, et nous les trouvions de fort bon goût. Au retour, dans le bateau, nous voyons le capitaine prendre un quartier d'une espèce de citrouille qu'on avait

apportée sur la table, l'assaisonner de sel, et le déguster avec plaisir. Nous voulons l'imiter, mais à peine avons-nous la morceau dans la bouche, que nous hésitâmes à l'avalier. Le capitaine qui nous épiait :

— Vous ne trouvez-vous pas ce fruit de votre goût, fit-il ?

— Mais pas du tout; volontiers je vous en cède ma part; j'aimerais autant saler des tranches de courges et les manger crues que ces beaux fruits de l'arbre à pain.

Et le capitaine de rire aux éclats, et d'en prendre des tranches encore plus fortes pour nous faire la leçon.

Nul doute que par l'usage nous en serions venu à nous plaire à ce goût étrange, comme tous ceux que nous voyions manger de ce fruit.

Nous avons mentionné plus haut les araignées, nous devons les écarter, puisque parlant particulièrement des insectes, les araignées n'appartiennent pas à cette classe, et en fissent-elles partie, ce serait encore un insecte carnassier, *une hyène*, or nous ne voulons préconiser que les insectes herbivores.

Cependant, toute carnassière que soit l'araignée, elle a eu et a encore de fervents appréciateurs. Les naturels de la Nouvelle-Hollande, de diverses îles des archipels du sud, dévorent une Epéïre que Walkenaër a batisée *Epeira Novæ-Hollandiæ*.

Mais il n'y pas que chez les peuplades sauvages, non encore initiées à notre civilisation, que l'araignée ait été en honneur. Si l'on veut savoir l'impression qu'elle peut faire sur les papilles gustatives, écoutons le compte-rendu qu'en fait un naturaliste, Quatremer d'Isjonvalle, pour en avoir été témoin.

“ M. de La Lande -- le célèbre astronome — qui pendant les dernières années de son séjour en France venait souper tous les samedis chez moi et s'y rendait souvent dès sa sortie de l'Académie, ne trouvait rien de plus à son gré, en attendant le service, que de manger des chenilles et des araignées, lorsque

c'en était la saison. Comme mon appartement donnait de plein pied sur un assez beau jardin, il trouvait facilement de quoi satisfaire sa première faim ; mais comme madame d'I-jouva le aimait à faire bien les choses, elle lui en amassait dans l'après dîner un certain nombre, et les faisait servir aussitôt après son arrivée. Comme je lui laissais toujours ma part de ce ragoût, je ne puis vous parler que par oui-dire de la différence de saveur qu'il y a entre une araignée et une chenille. La première, dit notre astronome, a un goût de noisette, et la seconde un véritable goût de fruit à noyau."

"Je ne sais pas, dit M. Daguin, après avoir rapporté ce trait, si séduit par l'exemple de De la Lande, mes lecteurs dévoreront les araignées et les chenilles qu'ils rencontreront désormais ; mais moi, songeant à la nourriture de ces deux sortes d'animaux, ce sera par une chenille que je commencerai mes dégustations..... quand je les commencerai. Une belle chenille n'est-ce pas un coquet animal ? Quelle variété, quelle richesse de couleur ! Ça rainpe, c'est vrai, mais aussi comme ça dévore ; et partant, comme ça doit être succulent, une chenille à point ! ce doit être fondant comme un ortolan, mieux qu'un ortolan, puisqu'elle n'a pas d'os ! Qu'en pensent les gourmets qui me lisent ?"

Et qu'on n'aille pas croire que le cas de De la Lande soit un cas anormal, unique. On en rencontre des exemples chez un grand nombre de peuplades, qui n'ont aucune répugnance à dévorer des chenilles ; et chez les peuples mêmes à civilisation moderne, on peut aussi en citer quelques exemples.

Les chenilles phytophages surtout paraissent avoir particulièrement tenté le goût ; dépourvues de poils, vivant à l'abri de la lumière, en conséquence plus molles et moins consistantes, elles offrent toujours une apparence moins répugnante à nos habitudes de réserve.

Etant à Port-d'Espagne, dans l'île de Trinidad, en mai 1888, nous nous rendions un certain matin, en compagnie de quelques

Pères dominicains, à Laventille, petite colline en dehors de la ville portant une chapelle dédiée à la Ste-Vierge, et où d'ordinaire se fait un pèlerinage toutes les semaines. Passant dans la rue qui longe le pied de la colline, nous voyons un nègre qui fend de sa hache une longue buche de bois, et près de lui une jeune fillette tenant à la main une tasse à thé.

—Tenez, nous dit un Père, si vous voulez voir des vers palmistes, voici un homme qui est à leur recherche.

Nous nous approchons, et nous reconnaissons que la buche qu'on débitait était un tronc de palmier, probablement de cocotier, de 4 à 5 pieds de long, et plus ou moins avancé en décomposition. A chaque éclat que fait partir la hache, 7 à 8 gros vers, d'environ trois pouces de longueur, extrêmement dodus, étaient mis à découvert. La jeune fille s'empressait de les recueillir aussitôt dans sa tasse. Ces larves avaient réellement une superbe apparence, d'un beau blanc jaunâtre, avec six pattes en avant à peine perceptibles.

— Et ces nègres mangent ces vers, demandâmes-nous ?

— Oh ! non pas ; c'est un mets trop recherché pour ces pauvres gens, ils les recueillent pour aller les vendre aux gourmets anglais qui s'en délectent, eux.

— Et combien vendent-ils cela ?

— Une petite tasse, comme celle que vous voyez, se vend d'ordinaire une gourde, \$1.

Nous pensons que cette buche n'en aurait pas fourni moins de 1 à 2 tasses semblables.

Ces vers sont les larves, non d'un papillon, mais d'un coléoptère, de la famille des Curculionides, c'est la *Calandra palmarum*, Fabricius. Il est étonnant que cet insecte, de bonne taille, il est vrai, ait une larve si grosse, égalant celles de nos plus gros coléoptères.

Il est rapporté que les rois des Indes, au second service à table, faisaient apporter des larves rôties, c'était le plat royal. Et ces larves étaient celles de la *Calandra palmarum*.

Le P. Calancha, dans son Histoire du Pérou, rapporte que sur les bords du fleuve Huallaga, et en d'autres endroits des Cordillères, on trouve sur le *Mimosa nigra*, une chenille qui ressemble beaucoup au ver à soie, et qu'on recueille pour la manger comme un mets délicieux.

Le célèbre botaniste A. Saint-Hilaire dit qu'il a trouvé des peuplades dans l'intérieur du Brésil, mangeant une certaine chenille qu'ils trouvaient sur le bambou ; il dit que sa graisse avait le goût d'une crème fort agréable, seulement il fallait lui enlever la tête coriace et les intestins.

Mayne-Reid rapporte qu'un parti de Mundrucos, peuplade de l'Amérique centrale, arrivant sur le bord d'un lac couvert de roseaux, se précipitèrent avec empressement sur les plantes, les brisèrent, et tirèrent de leurs nœuds une grosse larve blanche qu'ils dévorèrent avec délices, mais que bientôt ils tombèrent ivres-morts. Il fallait, dit-on, pour empêcher l'ivresse, enlever la tête de cette larve. Mais qui sait si en dégustant ce ver, ces naturels ne cherchaient pas autant le plaisir de l'ivresse, que la délectation qu'ils trouvaient dans sa saveur ?

On sait que les Romains, au témoignage de Plinie, se faisaient un mets exquis d'une grosse larve qui vit dans le tronc des arbres. Longtemps on a cru que c'était la larve du *Cossus ronger-bois*, mais aujourd'hui on incline à croire que c'était plutôt une larve de longicorne, probablement du Capricorne héros.

Il n'y a pas jusqu'au hanneton, cette peste des moissons, qu'on n'ait voulu se porter à bouche. A l'exposition insectologique de 1887, M. de Fonvielle disait que le meilleur moyen de se débarrasser de cette peste, était de le manger. On a même conseillé aux convalescents le bouillon de hanneton, comme très fortifiant. Le Dr Gastier, ancien représentant du peuple, se délec-

tail à manger des hannetons, qu'il épluchait comme des crevettes. "On ne pouvait, dit M. Daguin, au retour du printemps, lui faire un cadeau plus agréable que celui d'une boîte de hannetons vivants : des *primeurs*, n'est-ce pas !" Plut à Dieu que nos représentants ne dévorassent que nos Lachnosternes, qui sont les frères du hanneton d'Europe, plus d'une réputation y trouveraient leur compte, et la caisse publique s'en accommoderait aussi fort bien.

De tous les insectes, l'ordre des Hyménoptères est celui qui contribue davantage à figurer dans la cuisine gastronomique des gourmets. Laissons de côté le miel, ce présent des dieux comme l'appelle les poètes, que nous livrent les abeilles, les bourdons, certaines fourmis, etc., et qui n'est qu'une production de l'insecte même. A l'état parfait, peu d'hyménoptères peuvent être portés à la bouche ; fort peu musclés et coriaces, ils ne peuvent fournir d'aliments qu'exceptionnellement. N'avez-vous jamais vu des enfants cruels, au risque de se faire piquer, saisir des bourdons, des guêpes, des abeilles mêmes, leur séparer l'abdomen du thorax, pour leur enlever un petit sac transparent rempli du nectar des fleurs, et qu'ils trouvent délicieux. Mais ce n'est encore là qu'une production de l'insecte, venous en l'insecte même.

Etant à Somerset en novembre 1882, après d'assez fortes gelées, nous vîmes des enfants au pied d'une souche, qui paraissaient recueillir quelques graines qu'ils se portaient à la bouche ; nous en étant approché, nous vîmes que c'étaient des fourmis, qu'ils se disputaient ainsi, la *Formica marginata*, à moitié engourdie par le froid ; c'est sans doute le piquant de l'acide formique qui leur plaisait. Comme nous nous étonnions de la chose, plusieurs bucherons nous dirent qu'ils ne manquaient jamais de faire comme ces enfants, lorsqu'ils rencontraient des nids de fourmis, que c'est d'une saveur très plaisante.

(A suivre.)